

Le sexuel et l'Océan

Robert Richard

Les régions à nos portes
Volume 53, numéro 3 (295), avril 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66338ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, R. (2012). Le sexuel et l'Océan. *Liberté*, 53(3), 60–62.

LE SEXUEL ET L'OCÉAN

Deux petites pensées sur le sexuel, ici, avec une finale sur Joyce pour ceux qui n'aiment guère qu'on parle de ces choses. La prochaine fois, c'est promis, nous parlerons du droit romain.

1.

L'érotisme de Sade n'est pas celui de ces livres qu'on lit d'une seule main (bien que ceux-ci puissent être tout à fait agréables à l'occasion). Son érotisme s'ouvre lentement après avoir fermé le livre — et parfois longtemps après seulement. Et cet érotisme ne tient pas à telle ou telle scène qu'on se remémore. Il tient à quelque chose qui relève de la totalité du livre — son côté effronté, son côté franc, affranchi.

2.

Qu'est-ce que le sexuel ? C'est ce moment où les corps sont le plus susceptible de se retrouver engorgés de subjectivité. Mais s'ils sont ainsi engorgés, on peut se demander : qui est qui dans tout ça ? Impossible de savoir vraiment. De toute manière, il se peut que la question de savoir à qui appartient telle ou telle subjectivité ne soit même pas recevable. Elle n'a pas de sens comme tel. La subjectivité, au fond, ça n'appartient à personne. Le corps ou plutôt les corps regorgent de *subjectivation*, voilà tout !

La rencontre sexuelle serait donc une manière de vortex de subjectivité — que dire de plus ?

Pour moi, ce sont des prises de vue comme celles-là qui permettent de se faire une idée du malaise que Jean-Paul Sartre ressentait face à l'œuvre de Georges Bataille.

Sartre a une conception phénoménologique du sujet comme constituant. Pour lui, c'est le sujet qui donne sens au monde et qui en « constitue » le sens. Ce qui suppose que le sujet existe, d'une certaine façon, *avant* son contact avec le monde. C'est d'ailleurs la critique que Merleau-Ponty adresse à Sartre dans *Les aventures de la dialectique*.

Bataille, lui, n'œuvre pas, mais pas du tout dans ce sens *sartrien* des choses. Pour Bataille, le sujet n'est pas engagé dans un face à face avec le monde — de même en est-il de l'ego qui n'est pas non plus engagé dans un face à face avec un autre ego ou alter ego (comme on pourrait le supposer dans le cas d'un rapport sexuel). La subjectivité est, pour Bataille, ce que chacun parvient à emporter avec lui de la rencontre (sexuelle) — un amas de débris qu'on a pu sauver de ce « désastre ». Autrement dit, la subjectivité serait de l'ordre d'un choc ou plus exactement d'une « réplique sismique », comme on dit en sismologie. Or, c'est justement cela qui fait de Bataille un phénoménologue autrement plus profond — moins cartésien — que Sartre a pu l'être.

La subjectivité serait donc — c'est ce que j'ai commencé à dire — ces débris qu'on emporte avec soi. Elle serait en quelque sorte le « peu » qu'on a pu sauver d'un rapport sexuel, aussi rapide, aussi fugace fût-il.

Et si l'on parle du « peu » de subjectivité qu'on a pu récupérer, qu'on a pu rattrapper, c'est qu'on a aussi été *obligé* d'en laisser derrière soi. Après tout, ce vortex a été une sacrée tourmente. On n'a pas pu *tout* emporter avec soi — il se passait tant de choses, ça s'effondrait de partout, et on n'avait pas le temps de tout prendre avec soi. D'où ce désir de retourner, de revivre l'expérience, de revivre le rapport dit « sexuel » — faire l'amour à nouveau (pour le dire simplement).

L'amour, serait-ce *ça*, finalement ? L'amour serait-il l'obsession, le désir irréprouvable de *retourner* sur les lieux du désastre, là où l'on a perdu « quelque chose », et ce, dans l'espoir de pouvoir (cette fois) enfin *tout* emporter sans laisser de reste ? Illusion, bien sûr ! L'illusion que constituerait l'amour serait à situer là, sur ce plan.

L'amour ne serait pas un mensonge, ce n'est pas un faire-accroire, mais l'espoir de retrouver ce qu'on a perdu ou du moins ce qu'il a fallu, dans notre précipitation, laisser derrière soi. Après tout, on a dû faire vite pour partir (car ça s'effondrait de partout). On a donc pris avec soi ce qu'on a pu. Et nous voilà de retour, et voici que ça se met de nouveau à s'effondrer, et que le vortex se creuse encore plus, il devient de plus en plus abyssal — et, de nouveau, on sauve ce qu'on peut, etc.

Les mystiques savent tout ceci, eux — et elles — qui prient Dieu et tentent d'aller chercher ou de récupérer, à coup de prières et de méditations, le plus de subjectivité possible.

3.

En août 1926, James Joyce est à Ostende, une ville de la côte belge. L'écrivain est en vacances de « santé » : il doit se reposer et prendre l'air frais. Et Joyce d'écrire à Sylvia Beach : « Je ne me lasse pas d'observer avec envie le portier de l'hôtel qui, du matin au soir, répond au téléphone : "Ici le portier de l'Océan". »